

# Un regard chrétien sur *Yom Kippour*

par Daniel  
**ATTINGER,**

frère de la Communauté  
de Bose, Jérusalem

Proposer une réflexion chrétienne sur *Yom kippour* (« Jour de l'Expiation »), comme d'ailleurs sur tout ce qui concerne le judaïsme, peut sembler anormal, car seul un Juif peut interpréter correctement sa propre tradition. Toutefois, en tant que chrétiens, nous ne pouvons pas ne pas nous intéresser au judaïsme de qui nous avons reçu quatre cinquièmes de notre Ecriture sainte, sans oublier que Jésus lui-même, sa mère et ses disciples, étaient bel et bien juifs. Dans les réflexions qui suivent, je ne chercherai donc pas à interpréter *Yom kippour* en direction chrétienne, mais plutôt à voir en quoi cette fête juive nous interpelle dans notre foi chrétienne.

D'abord, quelques réflexions générales. Trois termes désignent dans le judaïsme les fêtes<sup>1</sup> : *mo'ed* (« rendez-vous »), *miqra' qodesh* (« sainte convocation ») et *hag* (« cycle », « rythme », car les fêtes marquent les temps de l'année en s'inscrivant dans le rythme de la nature). Le premier terme est particulièrement intéressant : les fêtes sont en effet des rendez-vous voulus et fixés par Dieu, ce sont des « rendez-vous du Seigneur » (Lv 23,2.4), raison pour laquelle il faut les célébrer aux temps fixés par Dieu. Toutefois dans cette fixation des fêtes, Dieu n'est pas seul à intervenir, mais l'homme aussi, car il lui appartient de repérer la lune, qui détermine le début du mois et, par voie de conséquence, la date des fêtes. Seul le

<sup>1</sup> Voir A.-C. Avril et D. de la Maisonneuve, *Les fêtes juives*. Supplément au *Cahier Evangile* 86, Paris, Service biblique Evangile et Vie, Editions du Cerf, 1993, pp. 5-6 et 95-107.

*shabbat* échappe à cette intervention humaine, car il est comme l'irruption, dans notre temps, du « temps de Dieu », du temps sans fin qu'évoque Genèse 1 (qui omet de dire le septième jour : « il y eut un soir et il y eut un matin... ») ; ce silence signifie que le *shabbat* est porteur d'un temps infini, éternel) ; la seule chose que l'homme puisse faire pour le *shabbat*, c'est « l'allonger », en « ajoutant – selon une expression typique du judaïsme – du profane au sacré » : c'est pourquoi, on anticipe le *shabbat* et on le fait terminer plus tard, en sorte que tout le temps du *shabbat* soit bel et bien compris dans celui que célèbrent les hommes. Pour les autres jours saints, c'est l'homme qui fixe le jour et l'heure des fêtes (en observant la lune, pour fixer le jour, mais aussi en repérant les trois premières étoiles brillant dans le ciel, pour déterminer cette fois le début et la fin de la fête). La fête, toute fête, manifeste ainsi la seigneurie de Dieu sur le temps, mais aussi la collaboration de l'homme à cette seigneurie. Elle souligne également que c'est au royaume du temps que l'homme rencontre Dieu, si bien qu'il prend conscience que chaque instant est un acte créateur car le temps est éternel renouvellement. A. Heschel a écrit : « Un monde sans temps serait un monde sans Dieu, un monde existant en soi et par soi, sans renouveau, sans Créateur. [...] Un monde dans le temps est un monde axé vers Dieu. [...] La source du temps est l'éternité, le secret de l'être est l'éternité au sein du temps »<sup>2</sup>. Ce qui l'amène à dire que le *shabbat* est au fond la grande cathédrale des juifs... et une cathédrale portative !

Cela vaut pour toute fête juive, mais cela vaut aussi, ou plutôt cela devrait valoir, pour les fêtes chrétiennes et particulièrement pour le dimanche. La perte du sens du dimanche, sous prétexte qu'on peut rencontrer Dieu à tout instant – ce qui est évidemment vrai –, risque de mener à la perte de Dieu lui-même. Il y a là une autre caractéristique juive, mais aussi chrétienne, même si chez nous elle est souvent oubliée : à savoir qu'il ne peut y avoir d'universalité sans qu'il y ait aussi un particularisme ; Dieu choisit les fêtes pour rencontrer son peuple, et ce particularisme des jours « par-

<sup>2</sup> A. Heschel, *Les bâtisseurs du temps – Onze bois de Ilya Schor*, Collection « Aleph », Paris, Editions de Minuit, 1957, pp. 204-205.

ticuliers » permet d'affirmer que si tel jour Dieu se laisse rencontrer, alors on peut véritablement le rencontrer en tout temps<sup>3</sup>.

Mais venons-en maintenant à *Yom kippour*, fête qui n'est pratiquement pas nommée dans le N.T., sauf par la mention du « Jeûne » en Ac 27,9 : « La navigation était devenue dangereuse, car le Jeûne était passé ». L'Évangile de Jean en particulier, qui s'emploie à relire les fêtes juives à la lumière de l'incarnation, n'en dit rien. Pourquoi ce silence, alors que les juifs considèrent cette fête comme *la* solennité par excellence, après le *shabbat* ? Le traité du *Talmud* qui lui est consacré se nomme *Yoma'* (c'est-à-dire « Le jour »), et aujourd'hui *Kippour* est observé pratiquement par tout Israël, indépendamment de toute appartenance religieuse. Il est toujours périlleux d'interpréter un silence, mais peut-être est-il possible de le comprendre par le fait que le sens profond de cette fête – l'expiation, le pardon et la réconciliation avec Dieu – trouve son accomplissement, pour nous chrétiens, non dans une fête d'automne, mais dans l'événement de Vendredi Saint qui coïncide avec *Pesah* ; c'est peut-être pour cela que, à la différence de *Pesah* qui fut repris dans la fête chrétienne de Pâques, et de *Shavou'ot* qui le fut dans celle de Pentecôte, *Kippour* ne l'a pas été. C'est dire que, bien que l'Église n'ait pas repris la fête de *Kippour*, elle n'en a pas pour autant perdu le contenu. Au lieu de se concentrer sur une solennité particulière, ces contenus se sont surajoutés aux contenus et à la célébration du Vendredi Saint.

Dans cette optique, je voudrais relever principalement quatre éléments.

## **Kol nidrei**

Tout d'abord une remarque sur l'office d'introduction à *Yom kippour*, appelé du nom de sa prière la plus significative, *Kol nidrei* (« tous les vœux »). Cette prière est la suivante :

Tous les vœux que nous pourrions faire depuis ce jour de Kippour jusqu'à celui de l'année prochaine, toute interdiction ou sentence d'anathème

<sup>3</sup> Notons que la même logique se retrouve dans le thème de l'élection : si Dieu aime et choisit Israël, cela ne signifie pas qu'il n'aime pas les autres peuples, mais au contraire qu'il peut les aimer et les choisir tous ; de même pour la Terre promise : si Dieu a choisi Jérusalem pour y fixer sa demeure, alors il peut certainement résider en n'importe quel lieu.

que nous prononcerions contre nous-mêmes, toute privation ou toute renonciation que, par simple parole, par vœu ou par serment, nous pourrions nous imposer, nous les rétractons d'avance ; qu'ils soient tous déclarés non valides, annulés, dissous, nuls et non avenus ; qu'ils n'aient ni force ni valeur ; que nos vœux ne soient pas regardés comme vœux, ni nos serments comme serments.

Si cette prière a pu donner lieu à des mécompréhensions parmi les non-juifs – qui en ont déduit qu'on ne pouvait se fier aux Juifs –, il faut souligner qu'elle a fait l'objet de nombreuses discussions entre rabbins. Les uns la condamnaient, la trouvant « stupide » (comme Amram Gaon, IX<sup>e</sup> s.), les autres y tenaient absolument. De fait cette prière est maintenant prononcée universellement parmi les juifs de toutes les tendances, même chez les juifs réformés qui, entre 1884 et 1961, l'avaient pourtant remplacée par la récitation du Ps 103 ou 130. Cette déclaration est probablement à mettre en relation avec l'époque où les Juifs furent obligés de se convertir au christianisme ; c'était donc une sorte d'autodéfense face à la persécution. De fait, l'office commence par cette déclaration : « De par l'autorité du tribunal céleste et celle du tribunal d'ici-bas [...] nous déclarons qu'il est légal de réciter les prières en présence de pécheurs ». Ceci permettait aux juifs repentis, qui avaient été l'objet d'une excommunication (et donc vraisemblablement à des convertis de force au christianisme), de réintégrer la communauté.

Au-delà de l'origine de cette prière, il vaut la peine de retenir un sens développé par la Kabbale, la mystique juive, qui souligne que l'existence et le salut d'Israël reposent de fait sur l'annulation par le Seigneur d'un vœu qu'il avait lui-même prononcé. Au Ps 95,11, Dieu avait déclaré : « Jamais ils n'entreront dans mon repos », et pourtant Israël est entré dans la Terre promise. Les maîtres d'Israël se demandent alors : « Dieu peut-il annuler sa propre parole ? », et de répondre : « Oui, quand il s'agit de sauver ». La conclusion est alors : « Comme tu as été capable d'annuler ton vœu, de même annule maintenant, malgré nos grandes transgressions, nos vœux de destruction ! » Ce qui m'intéresse ici, plus que l'annulation des vœux en soi (mais, notons-le quand même, il s'agit de vœux pris à la légère), c'est la logique qui préside à cette prière : la vie et le salut valent plus que tout, plus même, à la limite, qu'une parole prononcée par Dieu lui-même.

Ce qui est affirmé c'est la prédominance de la vie sur toute autre chose, sauf sur la profanation du Nom de Dieu, seul cas où le martyr est reconnu comme tel par le judaïsme. C'est un principe bien juif, mais qui a peut-être quelque chose à nous dire.

## Le Jeûne

La tradition juive souligne fortement que *Kippour* est un jour de pénitence, mais non de deuil (c'est ainsi qu'on recommande par exemple aux jeunes filles de s'habiller, en ce jour-là, de manière à se faire remarquer par les garçons pour leur rappeler le précepte du mariage). La lettre de la Bible prescrit qu'en ce jour tout Israélite doit « s'humilier » (*le-'anneb*) faute de quoi il serait retranché du peuple (Lv 23,27 et 29). Cette humiliation est interprétée par trois couples d'expressions : *teshovah* (« conversion ») qui implique *tzoum* (« jeûne »), *tefillah* (« prière ») qui implique *widdoui* (« confession »), et *tzedaqah* (« justice ») qui implique *mamon* (« argent », c'est-à-dire « aumône »). Cela aussi est très caractéristique : le judaïsme n'aime guère les termes abstraits. Qu'est-ce donc que s'humilier ? On lui trouve d'abord trois dimensions, celles de la conversion, ou retour sur soi et vers Dieu, de la prière, qui exprimera ce retour vers Dieu, et de la justice par laquelle se recomposent les relations entre les êtres humains. Mais ce n'est pas encore assez concret ; on précise donc comment réaliser pratiquement cette humiliation, cette pénitence : par le jeûne, la confession (qui implique : aveu du péché, regret et résolution de ne pas répéter le péché) et les aumônes ; il s'agit maintenant d'actes très précis. Il y a ici matière à réflexion pour nous, chrétiens, qui souffrons souvent de la tendance inverse : par crainte de tomber dans le légalisme ou dans une foi « de façade », nous intériorisons et spiritualisons. Il vaut la peine de rappeler ici le passage du *Prix de la grâce* où Dietrich Bonhoeffer, parlant de l'obéissance<sup>4</sup>, souligne que celle-ci doit être réelle, ou « simple ». Il illustre alors cette conviction par un contre-exemple qui dit en substance ceci : un père voit que, malgré l'heure tardive, son fils est encore debout et lui commande

<sup>4</sup> D. Bonhoeffer, *Le prix de la grâce*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1965.

d'aller se coucher ; le fils se met alors à réfléchir : « Si papa me dit d'aller au lit, c'est qu'il pense que je suis fatigué ; mais je ne le suis pas et je vais le lui montrer en me mettant à jouer ; certes, papa a dit : 'Va te coucher !', mais en réalité il voulait dire : 'Va jouer !' » Il est juste de veiller à ne pas tomber dans le légalisme, mais il importe aussi que notre « spiritualisation » ne finisse pas par faire dire aux textes bibliques le contraire de ce qu'ils disent effectivement. Les juifs ne renoncent d'ailleurs pas à toute intériorisation ; par exemple, la lecture proposée à *Kippour* comme commentaire prophétique du texte de la *torah* (qui raconte l'institution de *Kippour* et ce qui devait se faire : Lv 16 + Nb 29,7-11), est le grand texte sur le « jeûne qui plaît à Dieu » d'Es 57,14–58,14<sup>5</sup>.

Quant au jeûne proprement dit, celui de *Kippour* est très strict : abstention durant les 25 heures que dure *Kippour* de toute nourriture, de toute boisson et des relations sexuelles, interdiction de porter des chaussures de cuir (qui rappelleraient qu'on a dû tuer un animal pour se chauffer), d'utiliser des cosmétiques et de se laver (sauf les doigts). Il y a des exceptions possibles pour les enfants, les malades, etc., car, comme toujours, la vie est plus importante que tout commandement. Par certains aspects, ce jeûne rappelle celui qui est encore pratiqué de nos jours dans les Eglises orientales ; l'occident, comme on sait, a toujours davantage diminué les exigences, remplaçant le jeûne par des abstinences... pour ne rien dire du jeûne fédéral Suisse, pour lequel, il n'y a pas si longtemps, certains restaurants proposaient même, dans les journaux, le menu du « banquet du jeûne » ! Aujourd'hui, l'unique manière de nous faire redécouvrir le jeûne c'est de lui trouver des avantages diététiques, ou éventuellement un but économique de « solidarité » avec les plus pauvres. Mais le but souligné par *Kippour* est autre : c'est celui du retour vers Dieu ; l'abstention de nourriture fait sentir la faim et la soif, or la vraie faim ou la vraie soif, c'est celle du Dieu vivant (Ps 42,3). Dans son bel ouvrage sur le carême orthodoxe<sup>6</sup>, Alexandre Schmemman souligne que la première obéissance

<sup>5</sup> On notera à ce propos qu'un des principes fondamentaux de l'interprétation midrashique est que celle-ci ne doit pas contredire le *psbat* (ou sens obvie).

<sup>6</sup> A. Schmemman, *Le Grand Carême. Ascèse et Liturgie dans l'Eglise Orthodoxe* (Spiritualité orientale, 13), Abbaye de Bellefontaine, 1977, pp. 127-136.

que Dieu attendait de l'homme était celle d'un jeûne (ne pas manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal), obéissance que l'être humain a aussitôt rejetée ; à cette lumière le jeûne apparaît comme le premier pas que l'homme puisse faire pour revenir à Dieu.

## Le thème du jugement

*Yom kippour* est le dernier des « jours terribles » au cours desquels Dieu passe en revue tous les êtres humains. C'est un thème plutôt difficile, qui évoque en nous des souvenirs enracinés au plus profond de notre être... et dont l'une des plus illustres représentations reste celle qui orne la Chapelle Sixtine à Rome : ce sera un chef-d'œuvre artistique ; c'est à mon avis une abomination théologique, car, au lieu de présenter le Dieu biblique, Seigneur de miséricorde, lent à la colère et riche en bonté, l'artiste se complaît à imaginer les plus subtils supplices réservés aux pécheurs, pour que le spectateur en perde définitivement le sommeil et sombre dans le désespoir le plus total ! *Yom kippour* n'est pas une « fête » au sens habituel du terme ; c'est une « solennité », qui souligne le caractère grave de ce jour qui est un « jour de crainte », mais non de « peur ». Il est vrai que ces deux termes sont très semblables ; toutefois, alors que la peur évoque la panique (la peur du loup), la crainte, elle, est plutôt ce sentiment que l'on éprouve, non pas devant l'autorité, le chef ou devant celui qui a le pouvoir, mais devant quelqu'un dont on découvre la distance qui nous sépare de lui, distance qui n'est pas géographique, mais qualitative ; c'est par exemple le sentiment du pianiste débutant placé tout à coup devant un grand pianiste... En ce sens *Yom kippour* est une solennité durant laquelle le juif, avec tout ce qu'il est, se sait particulièrement devant Celui qui est trois fois saint, devant Celui qu'adorent et acclament les myriades d'anges et de séraphims, comme au pied du Sinaï lorsque Dieu parla aux Hébreux face à face ; ils supplièrent alors Moïse d'aller, lui, à la rencontre de Dieu : « Mais que Dieu ne nous parle pas, ce serait notre mort » (Ex 20,19).

Si l'idée de jugement évoque en nous d'abord la notion de tribunal – et la perfection du tribunal divin a véritablement de quoi nous faire peur –, il me semble que telle n'est pas la première dimension à laquelle pense la

tradition juive. L'idée est plutôt celle du jour où Dieu fera finalement justice et manifestera sa souveraineté sur tous et sur toutes choses. Non plus le règne de l'arbitraire, tel que nous le connaissons sur cette terre, mais ce temps où Dieu apparaîtra tel qu'il est véritablement, tel qu'il s'est révélé à Moïse quand il a déclaré : « Le Seigneur, le Seigneur, Dieu miséricordieux et bienveillant, lent à la colère, plein de fidélité et de loyauté, qui reste fidèle à des milliers de générations, qui supporte la faute, la révolte et le péché, mais sans rien laisser passer, qui poursuit la faute des pères chez les fils et les petits-fils sur trois et quatre générations » (Ex 34,6-7). Et dans cette déclaration, il ne faut pas se cabrer sur l'ultime expression, mais bien la mettre en balance avec tout ce qui précède : certes Dieu ne laisse rien passer et poursuit la faute des pères chez les fils... jusqu'à la troisième et à la quatrième génération (car sa justice exige la justice des hommes), mais sa miséricorde, sa bienveillance, sa fidélité, sa loyauté et sa lenteur à se mettre en colère vont jusqu'à la millième génération : quatre contre mille ! Son jugement est noyé dans sa miséricorde ! J'y reviendrai sous peu.

A propos du jugement je voudrais encore souligner un paradoxe. Normalement nous considérons le jugement comme un événement eschatologique, qui se situe à la fin de l'histoire. C'est effectivement le donné biblique qui a, par exemple, présidé à l'institution, dans l'Eglise catholique, de la fête du Christ-Roi, le dernier dimanche de l'année ecclésiastique, avec pour lecture principale Mt 25,31ss (mais la réforme post-conciliaire suggère deux autres textes évangéliques plus appropriés : Jn 18,33-37 et Lc 23,35-43 qui montrent le Christ régnant sur la croix). La tradition juive place le jugement, ou plutôt l'idée de jugement, tout au début de l'année. Il y a là un remarquable renversement de perspective, qui correspond d'ailleurs à la tendance actuelle de la lecture des premiers chapitres de la Genèse. La Bible semble raconter les débuts de l'histoire de la terre et de ses habitants, mais elle le fait en projetant vers le passé ce qu'en réalité elle attend pour l'avenir : la protologie n'est en fait qu'une eschatologie renversée ; ce que décrivent Gn 1 et 2 c'est d'une certaine manière ce vers quoi nous allons<sup>7</sup>. La tradition juive opère le même renversement avec

<sup>7</sup> Cette lecture renversée des premiers chapitres de la Bible naît de la constatation que ces textes parlent d'événements auxquels personne n'a assisté : comment est-il donc possible

l'eschatologie : le Jour du Seigneur, jour du jugement, est ce que l'on annonce le jour du Nouvel-An ; c'est donc le point de départ, bien davantage que le point final de l'aventure humaine. Et cela est d'autant plus significatif que le dernier des dix jours terribles, *Yom kippour*, se conclura sur l'annonce du grand pardon de Dieu<sup>8</sup>.

## Le thème du pardon

Les 25 heures de *Yom kippour*, marquées par les dix répétitions de la grande prière de confession des péchés (où l'assemblée confesse tous les péchés possibles et imaginables – ce qui se fait au travers d'une prière où chaque lettre de l'alphabet désigne un péché, comme pour dire : nous avons commis tous les péchés de A à Z –, et où elle se reconnaît coupable même de péchés qu'elle n'a pas commis, parce qu'il y a toujours une complicité humaine dans le péché), se terminent par la proclamation du pardon de Dieu. En fait, il n'y a pas de formule d'absolution comme on en trouve dans la tradition chrétienne, mais une action de grâce pour le pardon accordé :

Sois loué, Seigneur notre Dieu et roi de l'univers, qui ouvres pour nous les trésors de ta bienveillance et veilles sur ceux qui espèrent en ta miséricorde. Tu façannes la lumière et créés la ténèbre, tu fais la paix et créés toutes choses. Source éternelle de lumière et de vie, tu as parlé : l'obscurité a disparu et la lumière a brillé. En ce jour solennel, envoie de ta sainte Demeure le pardon à ta communauté.

On nous l'a dit, et je le rappelle seulement brièvement : *Kippour* offre le pardon pour les offenses faites à Dieu, mais non pour celles commises à l'égard des êtres humains ; *Kippour* n'est efficace que s'il a été précédé

---

de narrer les débuts de l'histoire ? En fait, ces chapitres ont été écrits après – et en tenant compte de – l'événement du salut contenu dans la tradition sur l'exode. L'auteur biblique, relisant l'histoire d'Israël à la lumière de la sortie d'Égypte, projette dans son récit des origines ce qui fait l'objet de son espérance ; l'espérance, appartenant désormais au « projet initial » de Dieu, ne peut, en fin de compte, que trouver un jour son accomplissement.

<sup>8</sup> C'est à un renversement de ce type que l'on assiste à propos du jugement dans l'Apocalypse, dont tout semble confirmer qu'il a eu lieu dans l'événement de la mort et de la résurrection du Christ. Cf. D. Attinger, *Apocalypse de Jean. A la rencontre du Christ dévoilé*, Le Mont-sur-Lausanne, Éditions Ouverture, 2005, pp. 49-69.

d'une recherche effective de réconciliation avec ceux que nous avons ou qui nous ont offensés. Quoi qu'il en soit, le dernier mot de *Kippour* est que Dieu est Seigneur miséricordieux qui pardonne. Je voudrais toutefois relever une particularité qui est, semble-t-il, fortuite, mais très révélatrice. *Yom kippour* se termine par la sonnerie du *shofar* qui proclame la fin du jeûne solennel. Cette sonnerie n'est pas prescrite par la Bible, c'est une habitude qui s'est prise peu à peu ; ce qui m'importe ici c'est que cette sonnerie correspond de fait avec la clôture du jugement et l'affirmation que Dieu est Dieu de pardon, auprès de qui il fait bon se tenir : « Ouvrons les portes des cieux au moment où les portes (du Temple) se ferment ! Car le jour décline, il va disparaître et le soleil se coucher. Entrons dans tes parvis ! » (ce sont pratiquement les derniers mots du dernier office de *Kippour*, nommé *Neïlah*). Or c'est aussi avec le *shofar* que s'ouvre l'année, et donc les jours terribles qui proclament le jugement. N'est-ce pas là une manière de souligner que le véritable jugement de Dieu sur ses créatures n'est rien d'autre que la manifestation de son pardon ?

Par ses différents aspects *Yom kippour* rappelle alors que, pour Dieu, la priorité est donnée à la vie, don de Dieu vers lequel nous sommes appelés à revenir dès maintenant, à la rencontre avec Dieu sur cette terre, rencontre grave mais confiante, parce que Dieu est miséricorde<sup>9</sup> au-delà de toute justice, bref à une vie pleinement vécue déjà ici-bas... C'est à partir de là que le judaïsme pourra développer l'une de ses idées fondamentales : c'est dans l'ordinaire de la vie que l'être humain rencontre l'extraordinaire de Dieu. ■

<sup>9</sup> C'est-à-dire qu'il a un « cœur » pour les « misérables » que nous sommes.